



HAL
open science

Entre grammaire et logique: la signification du discours poétique selon Husserl et Benveniste

Pierre-Jean Renaudie

► **To cite this version:**

Pierre-Jean Renaudie. Entre grammaire et logique: la signification du discours poétique selon Husserl et Benveniste. *Studia Philosophica*, 2021. hal-03596401

HAL Id: hal-03596401

<https://hal.science/hal-03596401>

Submitted on 21 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Entre grammaire et logique : la signification du discours poétique selon Husserl et Benveniste

« Dans chaque puits, un seul serpent
Autant rêver d'ouvrir les portes de la mer »¹

La grammaire pure à laquelle Husserl consacre la 4^{ème} *Recherche Logique* constitue l'une des créations les plus originales de l'ouvrage dans lequel la phénoménologie, selon les mots de son père fondateur, a connu sa première « percée ». L'idée de cette grammaire pure, ainsi que cela a été souligné, renouait avec le projet scolastique d'une grammaire spéculative, développé en particulier par les « modistes »². De façon similaire, Husserl se propose dans cette 4^{ème} *Recherche Logique* d'explicitier les lois *a priori* sur lesquelles repose toute grammaire, de façon à faire apparaître un niveau d'articulation et de constitution du sens antérieur à toute particularisation empirique de la langue dans les grammaires constituées. L'audace et l'originalité du geste théorique accompli par Husserl consistent ainsi à arracher ce niveau de la grammaire pure non seulement aux grammaires empiriques, mais aussi au domaine de juridiction exclusif de la logique, dont la perspective n'est pas celle de l'établissement des conditions du sens mais de la vérité. En aval d'une logique de la vérité solidement établie sur le fondement des lois de la non-contradiction, la grammaire pure logique permet à Husserl d'explorer les possibilités d'une *logique du sens*³.

Or, ce geste entre inévitablement en tension avec le cadre général de la phénoménologie des *Recherches Logiques* et l'analyse *intentionnelle* de la signification que Husserl avait développé dans la 1^{ère} *Recherche Logique*. La grammaire pure, dans la mesure où le niveau de constitution du sens qu'elle décrit se situe en deçà de la possibilité formelle de la référence à

¹ P. Eluard, « L'ombre aux soupirs », in *Répétitions*. Je voudrais remercier ici Hélène Leblanc et Laurent Cesalli, pour leur invitation à présenter à l'université de Genève une première version de ce texte. Sa rédaction a tiré le plus grand bénéfice des remarques fines et avisées de Chiara Pavan, à qui j'adresse également mes remerciements.

² Voir notamment J. BENOIST, *Intentionnalité et langage dans les Recherches Logiques de Husserl*, Paris, PUF, 2001, ch. 4.

³ Pour une présentation plus générale des enjeux du projet husserlien de constitution d'une grammaire pure logique, voir notamment S. BACHELARD, *La logique de Husserl*, P.U.F., Paris, 1957 ; J. BENOIST, *Intentionnalité et langage dans les Recherches Logiques de Husserl*, Paris, PUF, 2001, ch. 4. Voir également, pour une présentation plus générale du projet husserlien de constitution d'une grammaire pure logique, F. DASTUR, *La phénoménologie en questions*, Paris, Vrin, 2004, ch.1, ainsi que J. BENOIST, « Bolzano, Husserl et l'idée de grammaire », *Les Études philosophiques*, n° 4, Presses Universitaires de France, 1999, p. 521-534.

un objet – c'est-à-dire dans la mesure où le type de légalité qu'elle recouvre est étranger et antérieur aux lois de la non-contradiction – installe l'analyse sur un terrain qui n'est justement pas celui privilégié par Husserl dans le cadre intentionnaliste de sa théorie phénoménologique de la signification, qui réinscrit la *Bedeutung* dans le *Bedeuten* et l'analyse en la rapportant aux actes du signifier au moyen desquels s'établit la référence à l'objet⁴. Le point de vue *syntactique* que l'analyse des lois grammaticales pures *a priori* impose à la théorie de la signification infléchit considérablement l'accent mis dans la 1^{ère} Recherche sur la question *sémantique* de la référence à l'objet. Il y a donc quelque chose d'étonnant à voir Husserl mettre autant d'insistance à développer cette grammaire pure, qui s'inscrit manifestement dans un certain écart par rapport aux « recherches spécifiquement phénoménologiques » que Husserl propose dans le reste de l'ouvrage et semble laisser de côté la perspective d'une analyse resserrée autour de l'étude des modalités de l'intentionnalité et des actes de conscience dans lesquels celles-ci sont à l'œuvre⁵. C'est de cet étonnement que cet article voudrait repartir, en vue d'interroger la fonction de cet excursus imposant au phénoménologue un détour par la grammaire et de questionner la valeur *phénoménologique* de cette analyse des lois grammaticales *a priori* qui encadrent la constitution de la signification. Notre enquête portera ainsi davantage sur les enjeux de la grammaire pure logique de Husserl plutôt que sur son contenu: il s'agira de se demander dans quelle mesure l'idée de la grammaire pure, et plus généralement la réflexion que Husserl consacre à partir de la 4^{ème} Recherche à la question de l'écart entre grammaire et logique, peuvent servir les intérêts d'une analyse proprement *phénoménologique* – et pas seulement « ontologique » - des conditions qui pèsent sur les actes au moyen desquels se constitue la pensée.

Cette enquête recoupe en fait deux questions différentes, l'une interne et l'autre externe à la perspective husserlienne. Examiner la valeur phénoménologique de la grammaire pure, c'est en effet d'abord, d'un point de vue interne à la progression des *Recherches Logiques*, essayer de prendre la mesure des conséquences que l'introduction de ce thème impose à l'analyse phénoménologique des « vécus de pensée et de connaissance » (*Denk- und*

⁴ C'est notamment l'enjeu du refus par Husserl de la distinction frégréenne entre *Sinn* et *Bedeutung*, au §15 de la 1^{ère} Recherche ; cf. E. HUSSERL, *Logische Untersuchungen. Zweiter Teil. Untersuchungen zur Phänomenologie und Theorie der Erkenntnis*, in *Husserliana XIX 1/2*, U. Panzer (éd.), Den Hagen, M. Nijhoff, 1984, p. 58 ; trad. fr. H. Elie, A. Kelkel et R. Schérer in *Recherches logiques. T. 2/1. Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance. Recherches I et II*, Paris, PUF, 1961, p. 60 (les références aux *Recherches Logiques* de Husserl seront données dans la pagination de l'édition allemande, avec la pagination de la traduction entre crochets).

⁵ Voir notamment les remarques de Husserl à ce sujet dans l'esquisse de préface aux *Recherches Logiques* rédigée en 1913, et qui souligne le caractère davantage « ontologique » des *Recherches* 3 et 4 par opposition aux analyses proprement phénoménologiques développées dans les *Recherches* 1, 2, 5 et 6 (E. HUSSERL, *Articles sur la logique (1891-1913)*, J. English (trad.), P.U.F., Paris, 1975, p. 382).

Erkenntniserlebnisse) qui se déploie tout au long de l'ouvrage. A cet égard, ce n'est peut-être pas tant, comme nous le verrons, la 4^{ème} que la 6^{ème} *Recherche Logique* qui peut nous livrer la clé d'interprétation la plus féconde et intéressante pour ressaisir les enjeux phénoménologiques de la conception husserlienne de la grammaire, là où ses lois pures *a priori* de la grammaire pure viennent croiser la question de la « liberté » (*Freiheit*) de la pensée, en laquelle culmine la seconde section de cette 6^{ème} *Recherche*⁶. Mais cette question doit aussi nous conduire un pas plus loin, en nous amenant à nous demander si la grammaire pure ne peut pas aussi rendre des services au philosophe *au-delà de ce que nous en dit Husserl*, et par-delà le cadre d'analyse de la phénoménologie husserlienne, dans la mesure précisément où elle permet de prendre en vue une forme de liberté que la pensée puise *dans les structures mêmes du langage*, plus précisément dans le jeu sur les structures grammaticales de tout discours que leur fondamentale plasticité rend possible. Dans cette perspective, en revenant sur ce que la grammaire pure peut nous apprendre de l'articulation entre le sens et la pensée, la dernière partie de ce texte précisera en quoi l'écart par rapport à la logique dans lequel la grammaire pure inscrit la pensée peut rendre compte d'un type d'usage très spécifique du discours qui ne rentre pas dans le cadre logique de l'analyse : l'usage esthétique et littéraire du discours, tel qu'il se déploie notamment dans la poésie.

GRAMMAIRE ET THEORIE DE LA SIGNIFICATION

Commençons par essayer de rendre compte de la torsion importante que la grammaire pure impose à l'analyse phénoménologique de la signification et des tensions qu'elle suscite. Il faut d'abord relever que la 4^{ème} *Recherche* marque une double rupture dans la progression des *Recherches Logiques*, s'inscrivant en faux à la fois contre l'analyse intentionnelle des 1^{ère} et 2^{de} *Recherches*, et contre la perspective ontologique qui domine la méréologie de la 3^{ème} *Recherche* - si la grammaire a pour Husserl un poids ontologique, au sens où les structures qu'elle recouvre valent *a priori* et indépendamment de toute référence aux actes intentionnels qui sous-tendent la conscience de signification, c'est précisément en un sens du terme ontologie qui n'est plus celui de la théorie des tous et des parties.

Si la question de la signification vient en première ligne dans les analyses phénoménologiques qui constituent le 2nd tome des *Recherches Logiques*, c'est que l'étude des

⁶ RL6, §63, Hua XIX/2 p. 723 [232].

actes ou des intentions (*Meinungen*) dans lesquels s'accomplit la « visée » de signification fournit à Husserl un modèle lui permettant de reprendre à nouveaux frais l'analyse des modalités intentionnelles de rapport à l'objet, sans la replier sur une description des phénomènes psychiques attribuant à l'intentionnalité un caractère *psychologique*⁷. C'est la raison pour laquelle l'analyse phénoménologique du signifier que propose Husserl dans les *Recherches Logiques* se place d'abord, dès la 1^{ère} Recherche, sous le signe d'une théorie *intentionnaliste* de la signification qui met systématiquement en avant sa capacité de renvoi à un objet visé au-delà d'elle-même. La signification n'est rien indépendamment de cette dimension de référentialité qui permet aux actes du signifier (*bedeuten*) de se rapporter à l'objet qu'ils visent, c'est-à-dire auquel ils font référence :

C'est dans la signification que se constitue le rapport à l'objet. [...] Employer une expression avec sens, et se rapporter par une expression à l'objet (se représenter l'objet), c'est là une seule et même chose⁸.

Ce qui constitue en conséquence le sens ou la signification d'une expression, c'est toujours sa capacité à articuler une prise déterminée sur un objet (ou un type d'objet) spécifique : celui qui pourrait (au moins idéalement) correspondre à ce qu'elle vise et apporter à cette intention un remplissement (*Erfüllung*). C'est toujours à l'aune de ce qui la remplit ou pourrait la remplir que se constitue la signification en tant que « visée » ; c'est, en d'autres termes, l'horizon du remplissement de l'intention qui donne la mesure de ce dont cette visée est visée, de ce que l'intention vise. Que ce remplissement ait effectivement lieu, qu'il soit seulement possible ou même impossible ne fait à cet égard aucune différence, l'essentiel étant pour l'intention de signification de viser un remplissement qu'elle ne saurait par elle-même suffire à apporter et que seule l'intuition est susceptible de lui procurer. « La question, poursuit Husserl, n'est nullement en l'occurrence de savoir si l'objet existe ou s'il est fictif, voire impossible »⁹. Pour qu'une expression fasse sens, il lui suffit de viser ce qui pourrait la remplir, même et y compris lorsque ce remplissement lui est *a priori* refusé, comme dans le cas des expressions contradictoires qu'aucun objet ne saurait par définition remplir : l'impossibilité du remplissement ne constitue nullement une exception mais confirme au contraire le cadre référentialiste d'analyse de la signification, en décrivant la cas limite dans lequel, en dépit de son impossibilité *a priori*, le remplissement demeure précisément ce que l'intention vise sur un

⁷ P.-J. RENAUDIE, « La critique des fondements de la psychologie et le modèle sémantique », dans D. Pradelle, J. Farges (éds.), *Husserl : phénoménologie et fondements des sciences*, Paris, Hermann, 2019.

⁸ RL1, §15, Hua XIX/1 p. 59 [61].

⁹ *Ibid.*

mode contradictoire. L'impossibilité de son remplissement ne retient en aucune façon une intention de viser ce dernier, et n'empêche donc pas les expressions contradictoires, comme « carré rond », d'avoir une signification – une signification contradictoire, précisément, dont le sens réside dans cette contradiction.

C'est la raison pour laquelle l'absurdité caractéristique des significations contradictoires – pour lesquelles il est *a priori* exclu qu'elles puissent obtenir leur remplissement de quelque intuition que ce soit – ne contrevient nullement au principe référentialiste de détermination de la signification ; c'est alors l'incompatibilité des déterminations de l'objet visé par l'intention de signification qui en constitue le sens, faisant du contresens (*Widersinn*) un mode de constitution à part entière de la signification. Ainsi que l'écrit Husserl, « même l'absence de sens, comprise comme absurdité (contresens), se constitue au sens suivant : il appartient au sens de l'expression absurde de viser des choses incompatibles »¹⁰. Dans la perspective qui est celle de la 1^{ère} Recherche, dominée par la question de la référence, ce qui caractérise l'absurdité (*Absurdität*) d'une expression comme « le carré rond » n'est pas tant de représenter un obstacle à la possibilité du remplissement, que de « viser des choses incompatibles », en maintenant ainsi l'orientation de l'intention de signification vers la donation intuitive de ce à quoi elle réfère *en dépit* de l'impossibilité *a priori* d'obtenir un tel remplissement.

Certes, l'acte du signifier n'a pas besoin de l'intuition remplissante pour que déployer sa visée et pour que la signification de l'expression en laquelle il se réalise soit « comprise ». La théorie phénoménologique de la signification laisse ouverte la possibilité d'une « compréhension sans intuition » (*Verständnis ohne Anschauung*), ne supposant pas le détour par l'effectuation *in concreto* du remplissement : « une expression peut remplir sa fonction d'être significative, et pourtant sans intuition qui l'illustre »¹¹. Mais si le langage sans intuition n'est pas « un langage vide de sens », comme l'indique Husserl, c'est justement parce que reste attaché à toute expression de signification, y compris lorsque l'intuition vient à manquer, un acte du même genre que celui qui se rapporte à l'intuition lorsque celle-ci est susceptible de procurer à la signification un remplissement et de fournir une connaissance de l'objet qu'elle vise¹². Si la signification ne réside pas *dans* l'intuition, elle se constitue toutefois dans et par son rapport à la question du remplissement.

Que cette doctrine du remplissement demeure l'horizon indépassable de la théorie de la signification présentée par Husserl dans la 1^{ère} Recherche, c'est ce que met encore en avant le

¹⁰ RL1, §19, Hua XIX/1 p. 72 [77].

¹¹ *Ibid.* p. 72 [76].

¹² *Ibid.* p. 73 [77].

concept de « sens remplissant », qui vient compléter de façon décisive ces analyses¹³. Husserl donne ce titre de « sens remplissant » au corrélat idéal de l'acte de remplissement, en tant que cet acte est visé par l'expression elle-même comme ce qui peut la remplir. Il est alors clair pour Husserl que cet acte de remplissement, dans la mesure où il constitue « la signification qui remplit », définit un aspect fondamental du « contenu exprimé » (*ausgedrückte Inhalt*) par la signification. Ce sens remplissant participe ainsi, rétroactivement, mais en un sens essentiel et irréductible, à la détermination de l'intention de signification elle-même. Cela ne doit pas signifier pour autant que la signification sait toujours d'avance *par elle-même* ce qu'elle vise et qui doit la remplir¹⁴, mais bien au contraire que c'est en vertu du lien intime qui la rattache à la perspective de son remplissement que la signification signifie, qu'elle construit un rapport au monde et constitue à ce titre une modalité originale et irréductible de déploiement de l'intentionnalité.

Cet effort pour maintenir coûte que coûte le cadre référentialiste d'analyse de la signification s'observe enfin dans le cas de la pensée purement symbolique, qui opère en faisant simplement jouer les signes entre eux, et sans avoir recours à l'intuition. Or, Husserl insiste une nouvelle fois sur l'idée selon laquelle même dans ce cas limite, le caractère intentionnel du signe signifiant doit être maintenu et n'est en aucune façon contesté dans ses droits. Ce serait en effet une erreur, nous dit Husserl, de considérer, dans la description du mode de fonctionnement de la pensée symbolique, que « l'intérêt de la pensée se port[e] sur les signes eux-mêmes ». C'est encore une fois à l'intentionnalité qui le traverse que le signe doit sa capacité à fonctionner de façon signifiante, que la pensée se déploie de façon purement symbolique ou pas :

La pensée symbolique n'est une pensée qu'à cause du caractère « intentionnel » nouveau ou caractère d'acte qui constitue la caractéristique du signe signifiant par opposition au signe « tout court »¹⁵.

L'ensemble de signes qui forme l'énoncé ne constitue une expression (*Ausdruck*) que dans la mesure où il est animé par une visée de signification, de telle sorte qu'un énoncé doué de signification ne saurait se réduire ni à un « objet physique » composé d'une série de signes matériels, ni à un « complexe phonique ». Par conséquent, un ensemble articulé de signes qui a

¹³ *RL1*, §14, Hua XIX/1 p. 57 [58].

¹⁴ Comme le laisse entendre une lecture largement répandue de cette notion de « sens remplissant », à la suite notamment de l'interprétation proposée par Hubert Dreyfus, qui analyse le sens remplissant comme le corrélat sémantique de la perception : le sens remplissant devient alors une sorte de « sens intuitif » (*intuitive sense*) présenté comme le pendant du « sens interprétatif » (*interpretive sense*) ; cf. « The perceptual Noema », in H.L. Dreyfus (éd.), *Husserl, Intentionality and Cognitive Science*, MIT Press, Cambridge, 1982, p.105.

¹⁵ *RL1*, §20, Hua XIX/1 p. 73 [78].

la structure d'un mot mais pas de signification, comme par exemple l'expression « abracadabra », ou un ensemble de mots sans « unité de signification » (*einheitliche Bedeutung*), tel que « vert est ou », ne constituent pas une expression¹⁶.

Pourtant nous dit Husserl, des complexes symboliques ou phoniques de ce type « se présentent extérieurement » comme des expressions, et pour cette raison ils nous apparaissent non pas comme des signes purement et simplement dépourvus de toute signification, mais se présentent plutôt comme échouant à exprimer ce qu'ils semblent pourtant vouloir dire : ainsi que l'écrit Husserl, ils « semblent prétendre » (*zu prätendieren sheinen*) à la signification. Mais la prétention à la signification que semblent élever de telles expressions n'est nullement susceptible de les apparenter aux expressions signifiantes auxquelles elles ressemblent pourtant : une telle prétention doit ici s'entendre au sens d'un faux-semblant ou d'une pure apparence, elle ne décrit précisément pas une façon de viser quoi que ce soit et ne saurait conférer à l'expression cette orientation vers l'objet qui lui donne une valeur intentionnelle et lui permet de signifier. Si de telles expressions semblent manifester une prétention à la signification, cette prétention représente une propriété extérieure relative à la façon dont nous apparaît le complexe phonique ou symbolique, mais ne dépendant en aucune façon du caractère d'acte qui l'anime d'un *meinen* et confère à l'expression son articulation intentionnelle.

Ce n'est donc nullement, semble-t-il à l'issue de la lecture de la 1^{ère} *Recherche*, de la façon particulière dont sont assemblés les signes que dépend la signification de l'ensemble qu'ils forment. Sa capacité à signifier, une expression la doit toujours d'abord à la visée intentionnelle qui la traverse et l'anime, là où la structure syntaxique d'organisation des éléments symboliques qui forment cette expression ne semble pouvoir jouer, à ce stade de l'analyse, aucun rôle déterminant eu égard à la constitution de son sens.

LES DIFFERENTS NIVEAUX D'ARTICULATION DU SENS

Cette approche résolument intentionnaliste du signifier sur laquelle s'ouvrent les *Recherches Logiques* connaît pourtant assez rapidement un important déplacement, à la suite – et en un sens sous l'influence de – l'enquête ontologique consacrée à la théorie des tous et des parties que Husserl engage dans la 3^{ème} Recherche. Prenant appui sur le modèle de la distinction entre objets dépendants et indépendants établie dans ce cadre méréologique pour l'appliquer au

¹⁶ *RL1*, §15, Hua XIX/1 p. 59 [61].

domaine de la signification, Husserl élargit considérablement le cadre à l'intérieur duquel il avait jusqu'ici ferment ancré son analyse de la signification en mettant l'accent, dès les premières pages de la 4^{ème} Recherche, et au moyen d'une distinction entre significations dépendantes et indépendantes, sur les lois d'organisation des rapports syntaxiques qui commandent et conditionnent la production des significations. La 4^{ème} Recherche s'inscrit indéniablement à cet égard dans une forme de rupture par rapport à la 1^{ère}. L'interrogation sur les conditions grammaticales de la signification – au sens où l'entend Husserl, c'est-à-dire au sens des conditions de structuration syntaxique du signifier – nous oblige à nous placer sur un terrain qui met entre parenthèses la question de la référence et adopte une perspective beaucoup plus ontologique, en décrivant non pas des *actes* dans leur rapport à un objet, mais des *structures* du sens lui-même qui conditionnent les opérations du signifier.

En effet, ce qui intéresse Husserl à présent, ce sont les lois de composition des significations qui définissent les conditions du sens de tout discours indépendamment de la question de la compatibilité ou de l'incompatibilité de ces significations avec les objets auxquels elles sont susceptibles de renvoyer. On a souvent souligné, ainsi que nous invite à le faire la remarque de Husserl lui-même dans l'introduction à la 4^{ème} Recherche, la parenté entre les analyses méréologiques de la 3^{ème} Recherche et celles, grammaticales, de la 4^{ème}, dans laquelle l'auteur « applique au domaine des significations [sa] distinction générale entre objets indépendants et objets dépendants »¹⁷. Il faut toutefois noter que la 4^{ème} Recherche s'inscrit aussi dans une certaine forme de rupture par rapport à la théorie des tous et des parties qu'elle prend pour modèle. Car si Husserl reprend le modèle de la composition des significations, il s'écarte résolument de la perspective ontologique qui l'amenait à raisonner dans la 3^{ème} Recherche exclusivement en termes d'objets, en transposant sa méréologie des représentations sur le terrain grammatical d'une syntaxe reposant sur une opposition entre catégorèmes et syncatégorèmes qui ne peut avoir de valeur que grammaticale¹⁸. La question que Husserl essaye à présent de démêler ne porte plus sur l'être, mais sur la *sens*.

Or, en ne raisonnant plus sur les significations en termes référentialistes mais compositionnalistes, le cadre d'analyse nouveau ouvert par cette 4^{ème} Recherche impose de reprendre à nouveaux frais la question des limites qui séparent le domaine du sens de celui de

¹⁷ *RL4*, introduction, Hua XIX/1 p. 301 [trad. fr. H. Elie, A. Kelkel et R. Schérer in *Recherches logiques. T. 2/2. Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance. Recherches III, IV et V*, Paris, PUF, 1961, p. 85].

¹⁸ L'opposition à Bolzano est soulignée par Husserl dès le §4 de la 4^{ème} Recherche (Hua XIX/1 p. 312 [96]) ; voir à ce sujet les remarques de J. BENOIST, *Entre acte et sens: recherches sur la théorie phénoménologique de la signification*, Paris, J. Vrin, 2002, pp. 43 sq.

l'absurde. De ce point de vue, en effet, une expression telle que « vert est ou » ne peut plus être caractérisée comme dépourvue de signification simplement en raison de son incapacité à articuler une visée déterminée d'un objet ou d'un état-de-chose susceptible de lui conférer une signification pouvant être vraie ou fausse. Il existe justement des expressions qui signifient alors même qu'elles ne construisent aucune « prise » possible sur le réel, et sont incapables de référer à quoi que ce soit. S'il est *a priori* exclu qu'un objet puisse correspondre à des expressions contradictoires comme « carré rond » ou « la partie plus grande que le tout qui l'inclut », cela n'empêche pas comme nous l'avons vu ce type d'expressions d'avoir un sens, dans la mesure où l'on peut dire que de telles expressions visent malgré tout en un sens l'objet impossible qu'elles doivent nécessairement échouer à atteindre et dont aucune intuition ne saurait leur procurer un remplissement. Mais ce qui nous permet de comprendre de telles expressions ne saurait dans ce cas être l'identification de l'objet qu'elles visent, dans la mesure où celui-ci fait *nécessairement* défaut. De telles expressions font sens dans la mesure où nous comprenons leur caractère contradictoire et saisissons de cette façon leur incapacité à faire référence à un objet comme une dimension de leur signification : le sens de « carré rond » est précisément d'être une expression contradictoire associant deux significations incompatibles l'une avec l'autre et à laquelle ne peut *par définition* correspondre aucun objet.

C'est très précisément à ce niveau que se situe le point de basculement engageant le dépassement de la perspective référentialiste de la 1^{ère} Recherche et le passage à une analyse compositionnaliste de la signification : ce qui donne son sens de contradiction à l'expression contradictoire n'est pas tant le lien *sémantique* qui doit (mais qui précisément, dans le cas qui nous concerne, échoue à) unir la signification à l'objet auquel elle fait référence que le rapport *syntaxique* entre les significations incompatibles qu'elle associe. L'expression « carré rond » a beau viser des significations incompatibles, elle les articule néanmoins d'une façon qui nous permet de saisir leur incompatibilité et de situer cette expression dans l'horizon du sens, en lui assignant son statut de contradiction. C'est donc sur des règles *a priori* de composition et de structuration des significations, comme celle qui associe dans notre exemple le nom « carré » et l'adjectif « rond » de façon à établir entre eux une relation logique unissant un sujet et un prédicat, que repose en premier lieu la signification. C'est cette articulation logico-grammaticale des significations qui commande la possibilité de donner un sens à une expression même contradictoire, et indépendamment de la question de sa référence éventuelle à un objet susceptible de la remplir. Ce qui fonde ce niveau de compréhension du sens, ce ne sont plus les propriétés intentionnelles des significations (leurs caractères d'acte), mais les propriétés syntaxiques de l'énoncé, qui en définissent l'armature logique.

Husserl peut ainsi en déduire qu'il existe des lois *a priori* d'organisation des significations entre elles qui définissent les limites du sens en déterminant de quelles façons les significations doivent être combinées afin de produire une signification unitaire :

Nous ne sommes pas libres d'enchaîner comme nous le voulons des significations à d'autres significations, et [...] en conséquence nous ne pouvons pas, dans une unité de connexion douée d'un sens, mélanger arbitrairement des éléments. C'est seulement de certaines manières prédéterminées que les significations se combinent les unes avec les autres pour constituer à nouveau des significations douées d'une unité de sens, tandis que les autres possibilités de combinaisons sont exclues en vertu d'une loi : elles produisent seulement un amas de significations, au lieu d'une signification unique¹⁹.

En faisant apparaître au moyen d'une opération de formalisation la forme grammaticale d'une expression de signification donnée, nous pouvons rendre évidentes les contraintes qui restreignent notre liberté de faire varier les significations dont cette expression se compose sans la priver de tout sens. Dans le cas de l'expression « cet arbre est vert » par exemple, dont la forme grammaticale est « ce S est p », on peut substituer à S et à p n'importe quelles autres significations que l'énoncé perde son sens, pourvu que ces jeux de substitution maintiennent la structure syntaxique de l'énoncé initial, en respectant la « nature » grammaticale des termes faisant l'objet de cette opération de substitution. L'expression gardera ainsi un sens pour autant que l'on substituera à S une signification de même « matière nominale », à savoir un autre substantif (ce nombre algébrique n, cet or...), et à p une signification de « matière adjectivale » (vert, rond, mal réveillé...). On aboutit ainsi à des énoncés pouvant certes avoir une signification passablement fantaisiste (« cet or est vert », « ce nombre algébrique n est mal réveillé »), mais qui conservent toutefois – et fondamentalement – un sens. Ainsi que l'écrit Husserl, des significations de ce genre peuvent être « fausses, absurdes (*widersinnig*) ou risibles », mais elles restent « des significations unitaires »²⁰. Inversement, dès que l'on transgresse la règle du maintien à l'identique des matières grammaticales des significations substituées, on aboutit à des suites de significations dépourvues de sens, ne constituant qu'une simple « série de mots », comme « plus intense est rond », « cet étourdi est vert », « un rond ou ».

Or – c'est là le point crucial de cette démonstration – les expressions contradictoires comme « le carré rond » relèvent de la première catégorie d'expressions et non de la seconde. Le « carré rond » a beau être un contresens formel (*Widersinn*) dont l'absurdité (la

¹⁹ RL4 §10, Hua XIX/1 p. 326 [111].

²⁰ *Ibid.* p. 327 [113].

widersinnigkeit) est manifeste, cela reste malgré tout une expression grammaticalement bien formée, et c'est précisément là ce qui maintient des expressions de ce type, toutes contradictoires qu'elles soient, dans l'horizon du sens. Ainsi que l'écrit Husserl, une expression de cette sorte « donne lieu véritablement à une signification unitaire, qui a son mode d'existence, son mode d'être dans le monde, [et même si] c'est une évidence apodictique qu'à la signification existante ne peut correspondre aucun objet existant »²¹. Car c'est ici la seule intégration des significations combinées dans la syntaxe de l'expression où elles se trouvent associées qui décide de la frontière séparant le domaine du sens de la *Sinnlosigkeit*, c'est-à-dire de l'absence pure et simple de signification (*die echte Bedeutungslosigkeit*)²² caractérisant les énoncés grammaticalement mal formés.

La formalisation grammaticale permet ainsi de mettre en évidence la possibilité d'une « morphologie pure des significations », qui isole un niveau élémentaire de structuration du sens, indépendant de toute considération relative à la référence ou à la valeur objective des significations, et qui laisse hors de jeu « les questions concernant la vérité, l'objectivité (*Gegenständlichkeit*), la possibilité objective (*objektiven Möglichkeit*) »²³. Il faudra donc distinguer avec Husserl non pas deux mais trois niveaux de constitution de la signification :

1. Le niveau grammatical de la « morphologie pure des jugements », qui permet de distinguer le sens du pur et simple non-sens (*Unsinnigkeit*) et rend compte du mode de constitution des énoncés pourvus de sens indépendamment de la question de leur référence. A ce niveau, peu importe qu'une expression ait ou non les moyens d'articuler une visée lui permettant de faire authentiquement référence à un objet. Les lois qui régissent ce niveau inférieur (car le plus élémentaire et basal) de constitution du sens « assignent les formes de signification possibles en général à la logique »²⁴.

2. Le niveau intermédiaire correspondant à la logique de la non-contradiction ou de la conséquence, qui met en jeu la capacité d'une expression à construire un rapport à un objet, en échappant au « contresens formel ou analytique ». Ce niveau est régi par des lois comme le principe de non-contradiction, celui de la double négation ou du *modus ponens*, qui « nous montrent ce qui vaut pour l'objet en général, en vertu de la « forme de la pensée » pure »²⁵.

3. Enfin, le niveau supérieur relevant de la logique de la vérité, garante de l'adéquation de la proposition aux choses dont elle parle. Ce dernier niveau de constitution du sens ne met

²¹ *RL4* § 12, Hua XIX/1 p. 334 [121].

²² *RL1* §15, Hua XIX/1 p. 61 [63].

²³ *RL 4* § 14, Hua XIX/1 p. 348 [136].

²⁴ *Ibid.*, Hua XIX/1 p. 342 [130].

²⁵ *Ibid.*, p. 343-344 [131].

plus seulement en jeu la *possibilité* qu'une signification se rapporte à un objet en général, mais a à charge de garantir la constitution de son rapport *adéquat* à l'objet qu'elle vise.

A ces deux derniers niveaux, l'échec de la signification ou l'absurdité d'une expression sont mesurées par sa capacité à articuler une visée intentionnelle d'objet – que cet objet soit simplement envisagé comme formellement ou matériellement possible, ou qu'il soit effectivement donné : c'est alors seulement dans la mesure où une expression a une visée objective qu'elle peut être déclarée absurde. Mais cela ne vaut qu'à ces deux derniers niveaux et pas au premier, où une expression peut échapper au non-sens (non plus à la *Widersinnigkeit* mais à l'*Unsinnigkeit*) en vertu de la seule forme ou « morphologie » grammaticale des significations dont elle se compose.

LA PORTEE PHENOMENOLOGIQUE DE LA GRAMMAIRE PURE

Cette analyse grammaticale a ceci de remarquable qu'elle libère la pensée de son asservissement à l'objet en lui ouvrant un espace d'élaboration où elle peut se déployer dans des constructions grammaticales pourvues de sens en deçà de toute forme de référence à un objet et sans que n'entre en ligne de compte la question de sa portée ontologique. La grammaire creuse un écart par rapport à la question logique de la vérité de l'énoncé qui permet de décoller la question du sens de celle de la vérité et de la valeur objective des significations. Si la grammaire pure est « logique »²⁶, c'est en un sens renouvelé du mot logique, au sens d'une logique *du sens*²⁷, d'un mode d'organisation et de structuration du sens qui permet à la pensée de se déployer et de fonctionner *indépendamment de la question de sa vérité* et de son application au monde. La (re)découverte par Husserl de ce niveau primitif de structuration du sens semble ainsi fournir à la pensée le gage d'une certaine forme de liberté, mais qui se paye au prix d'une négociation avec des formes d'absurdité nous imposant de redéfinir en l'élargissant le concept de ce que nous comprenons au titre de « pensée ».

Cette question n'est toutefois pas soulevée par la 4^{ème} Recherche, où Husserl s'en tient à établir la nécessité d'élargir le domaine de la logique pure de façon à prendre en compte le niveau élémentaire de constitution et de structuration du sens que permettent de circonscrire les

²⁶ La requalification de la grammaire pure comme grammaire pure *logique* est l'œuvre de la seconde édition des *Recherches Logiques* ; voir la note ajoutée par Husserl à l'issue de cette 4^{ème} Recherche, Hua XIX/1 p. 348 [136].

²⁷ J. BENOIST, « Bolzano, Husserl et l'idée de grammaire », *op. cit.* p. 521

lois de la grammaire pure. Sont laissées de côté toutes les questions relatives aux conséquences phénoménologiques de cet élargissement du logique au grammatical, c'est-à-dire celles qui concernent précisément leurs effets sur ce en quoi consiste la pensée, entendue plus spécifiquement comme *activité* de penser. Pour prendre la mesure de ces conséquences, il est nécessaire de se placer *en dehors* de la grammaire pure afin de se demander quel est le sens que peuvent avoir ses lois *du point de vue d'une analyse des actes dans lesquels la pensée se réalise*. Dans la mesure où la grammaire pure se situe à l'intérieur de l'écart qui sépare la pure et simple absence de sens de « l'impossibilité a priori d'un sens remplissant » (« *der apriorischen Unmöglichkeit eines erfüllenden Sinnes* »)²⁸, c'est précisément à sa limite, donc sur le terrain d'une *analyse des actes permettant le remplissement de la signification*, qu'il convient de se placer pour faire apparaître la portée spécifiquement phénoménologique de cette grammaire pure. Il s'agit donc de se demander quel est le rôle que les analyses « grammaticales » de la 4^{ème} Recherche pourraient avoir à jouer dans la théorie de la connaissance de la 6^{ème}, consacrée à l'élucidation des rapports entre intention et remplissement de signification. C'est alors la question du remplissement des formes ou « catégories » de signification par l'intuition qui sert de fil directeur à cette 6^{ème} recherche, et qui doit permettre de circonscrire dans son avant-dernier chapitre (chapitre VIII) les lois *a priori* de la pensée.

Or, se repose à ce moment de l'analyse la question de savoir quelle place doit être accordée à une forme de pensée capable de se déployer sans le secours de l'intuition et en dehors de toute référence à un objet susceptible de remplir ses attentes. En réponse à cette question, Husserl se voit contraint d'introduire, à côté et en marge de la pensée proprement dite, ce qu'il appelle, faute de mieux, la « pensée au sens impropre » (*uneigentlich Denken*), là où se voit engagée une extension de la pensée au-delà du domaine de l'intuitionnabilité et de la possibilité d'une donation d'objet pouvant lui correspondre. L'étude des lois *a priori* qui gouvernent cette pensée au sens impropre amène alors Husserl à réintroduire à ce niveau de son analyse la grammaire pure, qui avait précisément rendu possible, comme nous l'avons vu, un élargissement des règles de la logique au sens étroit. Le retour en force de la grammaire pure dans la 6^{ème} Recherche doit ainsi rendre compte d'un usage possible de la pensée qui la dégage de son asservissement aux lois de la logique au sens strict, entendue comme fixant les règles d'applicabilité des significations au domaine de l'intuition. Dans la mesure où elle établit la légitimité de modalités de constitution du sens indépendantes de l'orientation des significations vers la vérité formelle ou l'objectivité, la conception husserlienne de la grammaire autorise une

²⁸ RL 1 §15, Hua XIX/1 p. 61 [63].

entente plus souple « du » logique au sens large²⁹, permettant d'envisager que la pensée puisse fonctionner en maniant y compris des significations contradictoires, pourvu seulement que l'on reste sous la juridiction des lois de la grammaire pure garantissant les conditions du sens (par opposition au non-sens).

La 6^{ème} Recherche tire ainsi les conséquences de la 4^{ème} en appliquant à la pensée les conclusions que la grammaire pure nous permettait de tirer quant à l'élargissement nécessaire de la logique et du domaine du sens. S'il est possible de rendre compte de l'intégration et de l'association de significations contradictoires dans une expression pourvue de sens, il doit être possible de décrire une forme de pensée se déployant au niveau du *Widersinn* et s'accomplissant dans la production de combinaisons, non pas totalement insensées (*unsinnig*), mais pourtant « absurdes » (*widersinnig*), de significations. Telle est la « pensée au sens impropre » que met au jour Husserl dans ce chapitre, une forme de pensée qui ne satisfait pas aux réquisits de la logique (dans la mesure où elle est insensible au principe de contradiction et fait fi de la question de l'objectivité de la signification) mais qui est néanmoins soumise à des lois universelles *a priori* (les lois grammaticales qui régissent la composition syntaxique des formes de signification) définissant le cadre et les limites de cette forme de pensée. Si cette forme de pensée n'est pas assujettie aux lois de la logique au sens le plus strict, elle n'est donc pas totalement illogique à proprement parler, dans la mesure où elle répond à une légalité *a priori* qui définit le périmètre de ses possibilités et de ses impossibilités et la soumet à un découpage rigoureux du sens et du non-sens³⁰.

Dans la sphère de la pensée au sens impropre, de la signification pure et simple, nous sommes indépendants de toutes les limites prescrites par les lois catégoriales. Dans cette sphère, n'importe quoi [*alles und jedes*] peut se constituer en unité. Cependant, à y regarder de près cette liberté [*Freiheit*] elle aussi est soumise à certaines restrictions. Nous en avons parlé dans la 4^{ème} Recherche où nous nous sommes référés aux lois de la « grammaire pure logique » qui, en tant que lois de la complication et de la modification, délimitent les sphères du sens et du non-sens [*Unsinn*]. Dans la formation et la transformation catégoriales au sens impropre, nous sommes libres, *pourvu seulement* que nous n'assemblions pas les significations d'une manière absurde [*unsinnig*]³¹.

²⁹ RL 4, 3^{ème} remarque, Hua XIX/1 p. 350 [137] : « Le logique entendu au sens de la sphère supérieure, orientée vers la vérité formelle ou vers l'objectivité, importe peu assurément à la grammaire. Il n'en est pas ainsi du logique en général (*das Logische überhaupt*) ».

³⁰ J. BENOIST, « Husserl, Wittgenstein et l'impossibilité d'une pensée illogique », dans *Aux origines de la phénoménologie. Husserl et le contexte des Recherches Logiques*, Paris et Laval, Vrin / Presses de l'Université de Laval, 2003, p.250.

³¹ RL6 §63, Hua XIX/2 p. 723 [232] (nous soulignons).

De façon somme toute assez inattendue, la grammaire pure revient ici sur le devant de la scène au moment très précis où le thème de la liberté de la pensée fait son apparition dans la phénoménologie de Husserl. Dans le contexte épistémologique de la 6^{ème} Recherche, la grammaire pure ne définit plus seulement la condition première et le niveau inférieur de constitution du sens, elle décrit à présent les possibilités de déploiement d'une forme originale de pensée qui peut se développer en l'absence non seulement de toute intuition actuelle, mais de toute référence à la « donnabilité » de l'objet, en jouant librement sur les catégories de signification tout en restant sous le couvert des lois grammaticales garantissant *a minima* la possibilité du sens. Ces lignes consacrent la portée phénoménologique de la grammaire pure, qui se voit réévaluée du point de vue des possibilités et de l'espace de liberté qu'elle offre à la pensée, en lui permettant de se déployer au-delà des seules limites de la logique et d'envisager des contradictions, comme un carré rond ou un A qui n'est pas A (expressions *widersinnig* mais pas *unsinnig*), à condition bien sûr qu'il ne soit pas question de chercher à accorder de l'être ou de l'objectivité à ce qui est ici pensé. Avec cette pensée au sens impropre, rien d'objectif n'est encore pensé – aucune signification qui puisse constituer un objet – mais quelque chose est pourtant bel et bien pensé, dans la mesure où nous avons déjà mis un pied dans le domaine du sens. Le débordement de la pensée « impropre » par rapport à la pensée « propre » enregistre ainsi, au terme de la 6^{ème} Recherche, les conséquences de la thèse de l'excédent de la signification sur l'intuition qui en constitue l'une des trames³².

Les analyses grammaticales de la 4^{ème} Recherche peuvent ainsi permettre de redéfinir la portée de la pensée purement signitive et de rendre compte du mode de fonctionnement des signes à un niveau de déploiement de la pensée qui ne s'appuie pas encore sur le recours à l'intuition. Dans la 1^{ère} Recherche, Husserl soutenait que les symboles avec lesquels opère la « pensée symbolique-arithmétique » ne sont pas de simples signes physiques « *dépourvus de signification* »³³. Cela veut-il dire pour autant qu'ils signifient en vertu de leur capacité à renvoyer au-delà d'eux-mêmes à des objets ? Ce ne peut manifestement pas être le cas, sinon nous ne serions pas dans un ordre purement symbolique, comme y insiste Husserl. De tels signes, écrivait-il alors, ont une « signification opératoire ou de jeu » (*Operations- oder Spielbedeutung*)³⁴ : de la même façon que dans le cas des échecs, où la matière des pièces

³² Cf. RL6 §63, Hua XIX/2 p. 722-723 [230-231] : « *Le domaine de la signification est beaucoup plus vaste que celui de l'intuition, c'est-à-dire que le domaine total des remplissements possibles. [...] Quand on parle de l'opposition entre représentations au sens propre et représentations au sens impropre, n'a-t-on pas en vue d'ordinaire l'opposition entre intuitif et significatif [...] ?* »

³³ RL1 §20, Hua XIX/1 p. 75 [79]

³⁴ *Ibid.*

n'importe pas, ce sont les *règles du jeu* auxquelles les signes obéissent qui leur donnent leur « signification de jeu ». Si l'on applique maintenant ce raisonnement au cas de l'usage « purement signitif » et « impropre » de la pensée auquel s'intéresse Husserl dans les passages de la 6^{ème} Recherche que nous venons de citer, on doit se demander quel est le *jeu (Spiel)* linguistique que joue la pensée au sens impropre, et qui définit le cadre de sa *Spielbedeutung* ? La réponse à cette question doit être la suivante : il s'agit d'un jeu plus souple que celui qui place le signifiant sous le contrôle de la « possibilité objective des significations complexes » ou de la « possibilité de leur adéquation à une intuition qui les remplisse en tant qu'unités dans leur totalité »³⁵, un jeu dont les seules règles sont celles de la grammaire pure, et qui permet de penser un mode de fonctionnement horizontal (syntaxique) plutôt que vertical (sémantique) de la pensée, qui opère en jouant de façon purement immanente avec les significations qu'elle combine et sans mettre en jeu la question de leur validité objective ou de leur capacité à articuler une référence à un objet.

L'ECART ENTRE GRAMMAIRE ET LOGIQUE ET LA LIBERTE DE LA PENSEE

Pourquoi faut-il alors reconnaître une forme de légitimité à cette pensée non-logique et impropre, formant à l'intérieur des lois de la grammaire pure des combinaisons de significations contradictoires ? Parce qu'elle joue un rôle fondamental et incontestable dans le développement concret de la pensée logique (de la pensée logique « empirique » comme dit Husserl, *das empirisch logische Denken*), qui s'accomplit d'abord et le plus souvent de façon inadéquate et purement signitive :

Nous pensons, nous présumons [*vermeinen wir*] beaucoup de choses qui, en vérité, c'est-à-dire sur le mode de la pensée proprement dite ou dans la réalité effective de ces synthèses simplement présumées, ne peuvent en aucune façon être réunies³⁶.

Ce qui rend nécessaire et inévitable la reconnaissance de la pensée au sens impropre, c'est, nous semble-t-il, la chose suivante : nous avons besoin de cet espace de liberté – une liberté fondée sur le pouvoir de présomption de la pensée, son *vermeinen* – pour que la pensée logique puisse précisément y inscrire sa différence, pour qu'elle puisse s'y manifester en venant limiter la liberté qui caractérise l'usage impropre de la pensée. Les lois *a priori* de la pensée proprement

³⁵ RL6, §63 Hua XIX/2 p.723 [233].

³⁶ RL6 §64, Hua XIX/2 p. 727 [237].

dite, en d'autres termes, qui garantissent la possibilité idéale de la validité et de « l'illustration adéquate » des significations, doivent jouer un rôle prescriptif de limitation et venir orienter la liberté de la pensée au sens impropre :

C'est précisément pour cela que les lois a priori de la pensée proprement dite et de l'expression proprement dite deviennent des normes de la pensée et de l'expression au sens impropre et simplement présomptives³⁷.

De telles lois ont ainsi vocation à jouer le rôle de « normes pratiques » de la pensée, c'est-à-dire de normes qui n'ont de sens que dans la mesure où elles viennent encadrer une pensée qui se déploie dans un champ et sur un terrain plus large.

Force est alors de reconnaître la valeur et la fécondité de cet usage plus libre, car non encore normé et limité, de la pensée. Loin que la pensée au sens impropre compromette par son caractère alogique l'exercice de la pensée rationnelle, elle participe à la recherche et rend possible le raisonnement. Car il faut qu'un écart par rapport à la vérité puisse être pensé pour que la recherche de la vérité puisse faire sens. La recherche rationnelle de la vérité doit ainsi se comprendre comme un effort de plus en plus poussé pour normer la pensée qui ne peut faire sens que dans la mesure où l'on envisage *aussi* un usage plus libre et pourtant fécond de la pensée. On doit ainsi souligner avec Husserl le rôle fondamental de la pensée purement signitive dans la recherche en mathématiques et en logique, là où une forme de pensée strictement cantonnée au domaine de validité objective des significations et bornée par les conditions d'intuitionsnabilité de ses objets (la pensée au sens propre) resterait inopérante, si les lois de la grammaire pure n'ouvraient pas à cette pensée un espace de jeu à l'intérieur duquel se déployer plus librement.

Il est de ce point de vue significatif que Husserl ne réserve pas le nom de pensée à la seule pensée qui satisfait les conditions de structuration logiques garantissant la possibilité de son application à l'intuition. Le « propre » de la « pensée au sens propre » est certes que sa valeur ou sa validité s'auto-atteste en quelque sorte dans le vécu du remplissement auquel elle donne lieu, justifiant qu'une telle forme de pensée soit « appropriée » à ce qu'elle énonce. Mais cette valeur de la pensée au sens propre ne s'atteste que dans son rapport à une forme de pensée qui la précède et la prépare, une forme de pensée plus souple, et qui peut jouer à volonté sur les formes catégoriales sans sortir des bornes du sens. La grammaire telle que la conçoit Husserl constitue l'antichambre de la pensée, le lieu où la pensée se forme et se prépare, où elle peut s'éprouver elle-même en exerçant une forme de liberté ne reposant sur rien d'autre qu'un jeu

³⁷ *Ibid.*

entre significations, avant de devoir se confronter à l'intuition et à la possibilité du remplissement. La limite entre l'intuitif et le signitif ne délimite pas la pensée authentique d'une forme seulement apparente de pensée irrémédiablement vouée à l'échec parce qu'incapable de viser un objet au sens fort : c'est au sein de la pensée que passe cette limite. Le mouvement de la pensée ne consiste donc pas à surmonter cet écart mais à s'y installer, en faisant jouer les possibilités de la pensée au sens impropre (signitive, purement symbolique) avec celles de la pensée au sens propre (logique et visant l'adéquation au moyen du remplissement) : nous avons précisément besoin de cet écart pour penser, ou plutôt, penser, c'est toujours penser depuis et à l'intérieur de cet écart entre grammaire et logique.

Il faut insister sur ce point qui est absolument fondamental pour Husserl, dans la mesure où il lui permet de rendre compte de l'évidence de la logique. Husserl défend à cet égard une thèse diamétralement opposée à celle qu'adoptera Wittgenstein dans le *Tractatus Logico-philosophicus* quelques années plus tard, comme l'a souligné Jocelyn Benoist. Selon Wittgenstein, en effet, la validité de la logique ne peut pas être démontrée mais ne peut que s'éprouver dans le fait qu'il est impossible de penser illogiquement : « le caractère *a priori* de la logique consiste dans l'impossibilité de rien penser d'illogique »³⁸. Il n'existe aucun point de vue extérieur à la logique, aucune forme de pensée illogique qui permette d'en dessiner les contours et d'en prouver la validité ; celle-ci doit au contraire s'éprouver *de l'intérieur* : « Nous ne pouvons pas dire en logique : il y a ceci et ceci dans le monde, mais pas cela. Car cela présupposerait que nous excluons certaines possibilités, ce qui ne peut être le cas, sinon la logique devrait sortir des limites du monde, et décrire ses limites aussi depuis l'autre côté »³⁹. Au contraire, la stratégie adoptée par Husserl permet, en faisant travailler la pensée à l'intérieur de l'écart entre grammaire et logique, de donner du sens à l'idée selon laquelle la logique manifeste sa propre évidence sans pour autant présupposer la possibilité d'une pensée illogique au sens fort. Husserl n'affirme pas qu'il existe une forme de pensée *illogique* à proprement parler (au sens d'une pensée revendiquant positivement le refus de toute forme de logicité), mais, en accordant un statut à l'usage « impropre » de la pensée, il rend compte de l'existence d'une forme de pensée *alogique*, une pensée purement signitive fondée sur la possibilité de circuler dans le domaine du sens en faisant varier les catégories grammaticales des significations qu'elle combine sans lui assigner de portée ontologique et sans pour autant sortir

³⁸ L. WITTGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus*, proposition 5.4731 (trad. G.-G. Granger, Paris, Gallimard, 1993).

³⁹ *Ibid.*, 5.61, cité par J. Benoist, *op.cit.*

des limites du sens. C'est depuis ce terrain grammatical que l'évidence des lois logique peut faire sens.

Cela ne signifie pas pour autant que cette forme de pensée se construise *en opposition au monde*, ce qui supposerait que le cours de l'expérience puisse venir réfuter les lois de la grammaire pure qui règlementent l'usage de la pensée au sens impropre. C'est précisément ce qui ne saurait être le cas, ainsi que le montre la discussion menée par Husserl dans la section suivante consacrée à démontrer que le cours du monde ne saurait pas davantage valider qu'invalider les lois logiques⁴⁰. De la même façon, le propre de cet usage « impropre » de la pensée, c'est précisément de « ne viser aucun fait », de laisser libre cours à un type de pensée qui ne saurait être mesurée ou déterminée par sa compatibilité avec le réel, en refusant que la pensée ait nécessairement à être réfutée *ou* validée par le cours de l'expérience. La pensée n'est pas telle que le monde la confirme ou la réfute nécessairement, comme si elle ne pouvait faire sens qu'à l'intérieur de cette disjonction.

Originale, cette analyse l'est en ceci qu'elle permet de concevoir une forme d'émancipation de la pensée par rapport au monde qui ne limite pas l'expérience de cette liberté à l'épreuve que peut faire la pensée de son pouvoir de résistance à l'égard du réel. La liberté (*Freiheit*) dont il est ici question n'a pas, en effet, le sens négatif d'une forme d'opposition au monde, elle ne renvoie nullement à une façon pour la pensée de se tenir volontairement à l'écart du réel. La prétention – et la capacité – de la pensée à « mordre » sur la réalité au moyen des significations et des concepts qu'elle mobilise demeure bel et bien l'idéal indépassable de la pensée, ce qui en constitue le sens propre. Il ne s'agit nullement pour Husserl de remettre en question, à ce stade de son analyse, les acquis de sa théorie du remplissement dont la 6^{ème} Recherche n'a cessé de souligner le rôle téléologique dans la constitution de la pensée et de la connaissance. Mais Husserl envisage aussi, et de façon tout aussi essentielle, les modalités d'un assouplissement de la relation entre la pensée et l'être nous permettant de faire usage de la pensée en la laissant naviguer plus librement entre les significations et sans la limiter par avance aux conditions de la référence objective.

⁴⁰ RL6 §65, Hua XIX/2 p. 728-729 [238-239].

USAGES NON-THEORIQUES DU DISCOURS :
GRAMMAIRE ET POESIE, DE HUSSERL A BENVENISTE

Cet usage original de la pensée à l'occasion duquel celle-ci desserre le lien qui la rattache *a priori* à l'être et lui assigne la vérité pour tâche nous oblige à réévaluer le sens et la valeur de l'absurde. Du point de vue de cette pensée, en effet, l'absurdité ne se mesure plus en termes de possibilité ou d'impossibilité de remplissement, elle n'est plus synonyme de *widersinnigkeit*, dans la mesure où il n'est précisément plus question pour la pensée au sens impropre de chercher à accorder de l'être ou de l'objectivité à ce qu'elle pense. Ce qui serait alors absurde, non plus cette fois au sens d'une simple contradiction (*Widersinn*), mais au sens où une telle hypothèse ne peut plus avoir aucun sens et représente une absurdité au sens fort (*Absurdität*), serait d'envisager qu'une pensée de ce type puisse entrer en accord ou en désaccord avec un monde de l'expérience qui n'a pas davantage à la confirmer qu'à l'infirmer : l'idée du remplissement intuitif – possible ou impossible – de la pensée au sens impropre ne fait tout simplement plus sens. L'absurdité ne résulte pas ici de l'expression elle-même ou d'une contradiction qui lui serait intrinsèque, étant donné que la pensée au sens impropre demeure malgré tout sur le terrain du sens. Ce sur quoi repose ici l'absurdité (*Absurdität*) et qui est proprement insensé, écrit alors Husserl, c'est d'« d'imaginer dans la pensée signitive la possibilité d'un cours du monde contraire à la logique et de prétendre par là que cette possibilité est légitime »⁴¹.

On doit ainsi distinguer deux sens différents de l'absurde, selon que l'on se place du point de vue de la pensée au sens propre ou au sens impropre : dans le premier cas, l'absurdité vient de l'incompatibilité des significations qui les prive d'objectivité et rend leur remplissement impossible ; dans le second cas, l'absurdité vient au contraire de l'usage que nous faisons de la pensée au sens impropre lorsque nous lui imposons une prétention à l'objectivité qu'elle ne saurait avoir. L'essentiel, ici, est que ce verdict n'interdit pas que la pensée au sens impropre puisse faire un usage positif et fécond d'une forme moins problématique d'absurdité, lorsque celle-ci combine comme nous avons pu le voir des significations contradictoires. Le *Widersinn* n'est absurde que du point de vue de la pensée au sens propre ; il ne l'est précisément plus dans la perspective d'un usage purement signitif ou « impropre » de la pensée, qui se nourrit au contraire de la possibilité d'effectuer ce genre de combinaisons.

⁴¹ *Ibid.* p. 730 [240].

L'extension grammaticale de la sphère du sens doit en conséquence permettre d'intégrer l'absurde, au sens du *Widersinn*, au processus créateur de la pensée. Loin d'en compromettre la fécondité, l'absurde participe de plein droit à la formation (et à la formulation) de la pensée, il la galvanise (comme c'est par exemple le cas pour la pensée purement symbolique) et la sert, dans la mesure où il constitue l'une des dimensions fondamentales et irréductibles de son intelligibilité : la contradiction est *aussi*, nous l'avons vu, ce qui nous permet de donner du sens à une expression combinant des significations contradictoires et de la comprendre⁴². En ce sens, le *Widersinn* constitue le terrain d'élaboration d'une pensée à qui sa liberté permet de flirter avec l'absurdité au lieu de la rejeter comme ce qui la menace.

Cet usage « impropre » de la pensée, que révèlent les lois de la grammaire pure en libérant la pensée des règles de la logique comme de la référence à l'objet, et qui ne recule pas même devant le spectre du contresens formel, permet ainsi de rendre compte d'un usage strictement non-théorique du discours, qui n'a plus vocation à s'accomplir dans la connaissance d'objet (ou à la rendre au moins possible). C'est peut-être à cet endroit que l'analyse husserlienne de la grammaire pure se révèle la plus féconde, en décrivant les modalités de déploiement d'une pensée traversant des usages du discours qui rejettent les formes classiques de la référence intentionnelle et ignorent ou secondarisent la constitution de l'objectivité. En particulier, cet usage positif et fécond de l'absurde, cette mise en scène d'une pensée qui effleure le non-sens et ne craint pas d'emprunter les voies de la contradiction, nous semble permettre de décrire de façon originale le fonctionnement du discours poétique et de lui accorder un statut, là où l'analyse de ce type de discours aurait pu sembler difficile et problématique du point de vue d'une théorie intentionnelle de la signification. Car le propre de la poésie est de situer son discours à la marge de tout usage théorique du langage, et de contribuer à en remettre très fortement en cause la vocation référentielle. Si le discours poétique articule une certaine prise sur le monde, s'il se donne bien un objet et dit quelque chose *de* quelque chose, pour reprendre les termes du *Sophiste*, il sera difficile de contester que ce type de discours engage la possibilité d'envisager un rapport plus souple, moins déterminant, et parfois beaucoup plus problématique, à « ce sur quoi il énonce ». S'il ne le fait pas toujours, le discours poétique reste néanmoins fondamentalement susceptible – c'est là l'une de ses possibilités essentielles et inaliénables – de larguer les amarres des lois de la logique et de

⁴² Dans ses *Méditations Cartésiennes*, Husserl radicalisera cette analyse en allant jusqu'à soutenir que « même un non-sens [*Unsinn*], quel qu'il soit, est un mode du sens, et son absence de sens il la possède comme une propriété de son intelligibilité [*Einsehbarkeit*] » (§41, Hua I, Den Hagen, M. Nijhoff, 1973, p. 133 ; trad. fr. M. de Launay, Paris, PUF, 1994, p. 117).

rendre profondément opaques les modalités de son rapport au monde ou de la référence que ses significations articulent à l'objet dont il parle.

Il semble alors que la grammaire pure puisse apporter des éléments de réponse aux questions que le discours poétique ne peut manquer d'adresser à toute théorie intentionnaliste de la signification : celles de savoir de quoi parle la poésie, à quel type de fonctionnement répondent ses significations, ou encore comment la poésie signifie si ses significations demeurent toujours dans une certaine mesure opaques et ne peuvent avoir de valeur immédiatement et évidemment référentielle ? Nous pouvons à présent répondre que la poésie tire parti sur un plan esthétique de cet écart entre grammaire et logique mis au jour par la 4^{ème} Recherche, en exploitant de façon libre et créatrice la tension qui sépare les lois d'organisation purement immanentes du sens des contraintes de la référence objective. L'écriture poétique accomplit ainsi une forme de discours qui se tient à l'écart du monde sans pour autant s'en extraire – un discours qui ne vise pas à rendre compte du monde et de l'expérience sur un mode cognitif, mais qui articule les modalités d'un sens construit en tension avec les exigences de référentialité de la signification.

C'est à ce niveau que se rejoignent, de façon intéressante et inattendue, les analyses de Husserl et celles de Benveniste. On trouve dans les dernières réflexions de Benveniste sur le statut du discours poétique – en particulier dans son livre posthume consacré au langage poétique de Baudelaire⁴³ – des éléments qui vont dans un sens très similaire aux conclusions auxquelles nous a conduit notre relecture des thèses de Husserl sur la grammaire pure. Selon Benveniste, ce qui caractérise le discours poétique est en premier lieu de se constituer en rupture par rapport à la dimension référentielle du langage : dans le langage ordinaire, écrit-il, « le dénoté est extérieur aux signes ; et les signes se réfèrent au dénoté »⁴⁴. Or, contrairement à lui, « la poésie ne réfère à rien »⁴⁵. C'est là la thèse de fond qui sous-tend l'analyse du mode de fonctionnement de la signification propre au discours poétique à laquelle travaillait Benveniste dans les dernières années de sa vie :

Les “mots poétiques” [...] ne signifient pas (au sens de “renvoyer à un dénoté”), ils suscitent l'idée, ils donnent à entendre, ils font surgir dans l'esprit une conjecture quant au sens⁴⁶.

⁴³ É. BENVENISTE, *Baudelaire*, C. Laplantine (éd.), Limoges, Lambert-Lucas, 2011.

⁴⁴ *Ibid.* f° 302 (nous citons le numéro des manuscrits rassemblés dans ce volume par les soins de Chloé Laplantine).

⁴⁵ *Ibid.* f°260. Le folio 9 est moins radical, mais souscrit à une opposition entre discours ordinaire et discours poétique qui repose sur le même ressort : « en poésie le réfèrent et l'intenté sont implicites », alors qu'ils sont explicites dans le discours prosaïque ordinaire.

⁴⁶ *Ibid.* f°302.

Comment les « mots poétiques » accomplissent-ils cette fonction ? Qu'est-ce qui définit alors le mode de production du sens propre au discours poétique ? Benveniste répond à cette question en mobilisant une conceptualité compositionnaliste de même type que celle sur laquelle reposait l'analyse husserlienne des lois de la grammaire pure logique : c'est, explique-t-il, en jouant sur les formes de composition, de combinaison, et d'assemblage des significations dans l'unité du discours qu'il construit que le langage poétique se donne les moyens de produire le type original de signification qui le caractérise. « Le poète combine des mots » en procédant exactement à la façon dont « le peintre agence les couleurs, le sculpteur modèle une matière, le musicien combine des sons »⁴⁷. En procédant de la sorte, précise toutefois Benveniste, la poésie ne renonce pas à se donner, au moyen des significations qu'elle combine, une prise sur ce qui doit constituer l'objet de son discours. Mais cet objet n'est plus celui auquel les significations, en vertu de l'intentionnalité qui les traverse ou de leur pouvoir référentiel, renvoient. Il n'est ici question d'aucun autre objet que celui que *se donne* le discours poétique – celui, donc, qui définit son objet propre – et qu'il se donne purement et simplement au moyen de l'articulation originale des significations que la poésie propose en agençant les mots à la façon dont elle le fait :

En poésie, l'objet dont parle le poète n'est pas comme dans le langage ordinaire extérieur au langage, et référé par le langage : il est *intérieur* au langage, et *créé* par ce langage, par le choix et l'alliance des mots. La chose dont il traite naît de l'agencement des mots, et de là seulement. Ces mots modifiés, tout ce qu'ils expriment disparaît⁴⁸.

Poursuivant le fil de cette analyse, le folio 305 pose comme « principe premier » l'idée selon laquelle « en poésie, les mots ne sont pas des signes, au sens saussurien. Dès qu'on fait de la poésie, on quitte la convention des signes, qui régit le langage ordinaire » et l'on entre, par « assemblages nouveaux et *libres* de mots », dans une « sémiologie nouvelle »⁴⁹.

On pourra illustrer ce principe en prenant l'exemple de la technique poétique de l'évocation, que Benveniste analyse dans ces mêmes pages. Là où la notion d'évocation semble inévitablement impliquer les propriétés référentielles de la signification, dans la mesure où elle engage le pouvoir que possède un mot de faire surgir certaines images dans l'esprit, Benveniste va au contraire chercher à montrer que celle-ci ne doit précisément rien au rapport vertical qui rattache habituellement la signification du mot à ce qu'il dénote, sans quoi nous aurions précisément affaire à une simple façon pour le mot de faire référence à l'objet qu'il signifie, et

⁴⁷ *Ibid.* f°309

⁴⁸ *Ibid.* f°260.

⁴⁹ *Ibid.* f°305.

non à une évocation au sens que le discours poétique permet de donner à ce terme. L'évocation poétique est alors rendue possible non pas seulement par le pouvoir évocateur des mots, mais par leur composition régie par un principe de liberté en vertu de laquelle le mot peut prendre une valeur nouvelle lui permettant de fonctionner en maintenant à l'écart sa dénotation.

Dans la langue poétique, le dénoté (faut-il continuer de l'appeler ainsi ?) est ~~extérieur~~ intérieur aux « signes » ; il est produit par la combinaison des mots ; c'est à travers le sens des mots qu'il faut ressaisir l'intenté⁵⁰.

Certes, on voit très bien ici que l'analyse de Benvéniste demeure dans le cadre d'une théorie intentionnelle du discours ; c'est toujours à partir de ou en référence à l'« intenté » du poète que l'on accède au sens du poème : le discours poétique n'a pas de référence objective sinon « l'expérience intime du poète »⁵¹. Mais il s'agit ici d'une forme d'intentionnalité plus souple, et irréductible aux modalités de la dénotation, dans la mesure où celle-ci ne peut justement plus s'accomplir sous la forme d'une référence à un objet, mais seulement d'une évocation plus fragile et moins bien réglée, qui tire parti des jeux d'associations de significations (potentiellement contradictoires) dans lesquels elle s'insère. Cette désactivation ou à tout le moins cette secondarisation de la référence, qui passe au second plan dès lors que la fonction poétique du discours entre en jeu, autorise et légitime l'usage de contradictions interdites par les lois de la pensée proprement dites, mais qui fondent justement ici la puissance évocatrice du discours poétique. C'est ce que Benveniste s'attache à déceler en tant que structure récurrente du langage poétique de Baudelaire, qui « a installé dans la connaissance de l'homme <moderne> l'image de la sensibilité double, attirée par ses contraires : “je suis la plaie et le couteau”, ses contraires et l'extrême de ses contraires ». Benveniste prend encore l'exemple des couples d'adjectifs typiquement baudelairiens, comme « ardent et morne », ou que l'on retrouve encore dans les *Chats* « puissants et doux », leurs « amoureux fervents » et « savants austères »⁵²...

Ce sont de telles « alliances nouvelles » et uniques de mots qui sous-tendent l'évocation poétique et vont permettre la « suggestion émotive ». L'intenté⁵³, ajoute Benveniste, « fait donc place à un suggéré »⁵⁴ qui détrône la référence de son primat et ne peut apparaître que là où est désactivée la fonction de dénotation du mot. C'est grâce à ce mode spécifique de production du sens que le poème peut engager ce que Benveniste appelle une forme d'« icônisation » de

⁵⁰ *Ibid.* f°302.

⁵¹ *Ibid.* f°300

⁵² *Ibid.* f°296

⁵³ *Ibid.* f°256, f°55.

⁵⁴ *Ibid.* f° 341.

l'émotion⁵⁵, permettant aux mots de signifier en représentant en quelque sorte l'émotion qu'ils suscitent en vertu du réseau des significations combinées dans lequel ils s'insèrent. Cette analyse du mode de signification du discours poétique lui assigne ainsi une tâche spécifique, à savoir l'articulation d'une forme originale et spécifique de pensée se situant certainement en marge des lois de la pensée proprement dite et obéissant à une logique détachée de la question de la vérité objective : la logique propre aux émotions, que le poème tente de retrouver.

L'usage de la langue n'est pas cognitif mais impressif. Là est la condition initiale du renversement des facteurs du « sens » linguistique qui est la marque de la poésie⁵⁶.

Ce rapprochement entre l'analyse du discours poétique de Benveniste et les réflexions que Husserl consacre à la grammaire pure permet ainsi de mettre en valeur la fécondité de cette dernière pour penser un usage esthétique (et non plus théorique) du langage et de la pensée. Il faut pourtant souligner que chez Benveniste, la logique compositionniste de l'assemblage des significations est fondée dans le cas de la poésie sur une loi qui n'est plus seulement syntaxique : cette loi, c'est celle de la rime, qui joue un rôle très important (quoique ce ne soit pas toujours le cas) chez Baudelaire, que Benveniste s'attache à suivre dans le texte qui nous intéresse. Avant d'assembler des significations, le poète assemble des mots. Il n'en reste pas moins que cette exigence poétique de la rime, lorsqu'elle est présente, définit une règle de composition et d'assemblage des significations *purement immanente* au discours, et qui court-circuite la dimension référentielle des signes. C'est précisément dans la seule mesure où cette référentialité des significations peut être mise entre parenthèses et désactivée par l'usage poétique du discours qu'il est possible à celui qui lit et qui entend le poème de jouir de sa musicalité, là où les mots n'ont plus seulement pour fonction d'ouvrir une voie d'accès à l'objet et où la beauté musicale du langage peut être éprouvée pour elle-même. La signification n'est plus ici totalement étrangère ni insensible à l'architecture sonore de la phrase (ou du vers) qui en définit le contexte. Ce que Husserl appelait la *Spielbedeutung* d'un terme, sa « signification de jeu », obéit dans ce cas à des règles qui déterminent aussi de sa place à l'intérieur de la construction syntaxique de l'expression, mais qui relèvent d'exigences différentes – celles qui tiennent aux propriétés esthétiques et en particulier à la musicalité de la phrase.

⁵⁵ *Ibid.* f°55.

⁵⁶ *Ibid.* f°204.

Mais on peut aussi et plus simplement souligner que toute la poésie n'obéit pas à la nécessité de la rime – et sans doute est-il essentiel au genre poétique que toute poésie n'y obéisse pas. Dans cette mesure, le type de langage poétique qui correspondrait peut-être le mieux à ce que ce rapprochement entre Husserl et Benveniste nous a permis de faire apparaître, c'est celui auquel a donné lieu le surréalisme. Une part importante de la poésie surréaliste substitue à la rime une forme de composition du discours poétique qui repose sur un libre jeu entre catégories du discours et s'appuie sur une forme de revalorisation de l'absurde comparable à celle accomplie par la grammaire pure de Husserl. C'est ce que l'on trouve typiquement dans des vers du type de ceux placés en exergue de ce chapitre. Et c'est sans doute ce que met plus manifestement encore en scène le célèbre vers de Paul Eluard dans lequel la contradiction prend en quelque sorte la valeur de *loi* du discours poétique :

La terre est bleue comme une orange
Jamais une erreur, les mots ne trompent pas⁵⁷

⁵⁷ P. Eluard, « La terre est bleue », in *L'amour la poésie*.